

LES (DÉ)MARQUEURS IDENTITAIRES

Achour Ouamara
Abdellatif Chaouite¹

"Tout discours nouveau ne peut surgir que comme paradoxe qui prend à rebours (et souvent à partie) la doxa environnante ou précédente; il ne peut naître que comme différence, distinction, se détachant contre ce qui lui colle" (R. Barthes)

Les pratiques langagières des « jeunes-issus-de-l'immigration » -appellation socialement taxinomique- révèlent à travers l'*alternance codique*² une sorte de (ré)appropriation des mémoires. La notion de « marqueurs identitaires »³ y éclaire précisément le parler intersubjectif de cette « génération » qui trouve, sans doute, dans le travail de la langue un terrain de prédilection aussi bien pour mettre en scène ces marqueurs que pour les brouiller à souhait dans un jeu de recomposition identitaire. On doit à J. Billiez⁴ l'analyse des multiples manifestations de ces marqueurs. Tout en nous en inspirant, nous souhaiterions développer ici ce qu'on pourrait appeler les *démarqueurs identitaires* : il y a, en effet, du moins chez les jeunes issus de l'immigration maghrébine, un double mouvement de marquage et de démarquage identitaire quant à certaines références « dures » : langue, religion, lieu de naissance, prénomation. Nous retiendrons ici le lieu de naissance et la prénomation. C'est, en effet, à travers le prisme de la filiation que ce démarquage est le plus visible.

L'identité étant rétive à la fixité, ces marqueurs/démarqueurs évoluent dans le temps. Nous proposons d'en distinguer trois stades : 1. la déterritorialisation/reterritorialisation, 2. la dénomination/renomination, 3. la « recomposition identitaire ».

La (dé)territorialisation/reterritorialisation : la co-naissance

Les histoires migratoires commencent et finissent par et dans le rapport aux lieux : lieux géographiques, sociaux, culturels, linguistiques, politiques, résidentiels... et jusqu'au dernier lieu, la dernière demeure, où les lieux de naissance et d'exil se disputent la sépulture. Très souvent, le père et l'enfant manquent là de *co-naître*. Dès lors, le lieu de naissance se pose comme un point nodal de la filiation. L'enfant doit d'abord renoncer au territoire imaginaire (celui du père) pour se reterritorialiser (territoire de naissance). La déterritorialisation n'est cependant pas concomitante de la reterritorialisation. Il y a comme un lieu en suspens qu'A. Sayad a analysé sous la figure de la présence/absence aussi bien dans les lieux d'émigration que dans ceux d'immigration. Cette expérience migratoire de « déterritorialisation » et de « reterritorialisation »⁵ ne peut que se manifester dans les pratiques langagières. Ainsi de l'énoncé à structure **P mais Q**, très récurrent dans le discours des jeunes issus de l'immigration des années quatre-vingt⁶ :

¹ . Respectivement Université Stendhal de Grenoble et Revue *Ecarts d'identité* – ADATE Grenoble.

² . Sur cette question, nous nous inspirons des travaux de Jacqueline Billiez et de son équipe.

³ . Billiez J., 1985, « La langue comme marqueur d'identité », dans *Revue européenne des Sciences Sociales*. Générations nouvelles, Vol I, n°2, 95-105.

⁴ On se reportera avec profit à sa thèse pour l'habilitation à diriger des recherches, ed1997, *Bilinguisme, variations, immigration : regards* sociolinguistiques, Dossier présenté en vue de l'Habilitation à Diriger des Recherches, 2 Volumes, Université Stendhal Grenoble 3.

⁵ . Deleuze G., Guattari F., 1980, *L'anti-oedipe*, Gallimard, Paris.

⁶ . Cf. pour plus de détail, Ouamara A., 1993, *Le discours désimigré*, Bouchène, Alger. Voir aussi Billiez J., Dabène L., Dabène O., Merabti, N., Ouamara, A., 1988, *L'insertion des jeunes issus de l'immigration algérienne : aspects sociolinguistiques, discursifs et socio-politiques*, Programme Pluriannuel de recherches en Sciences Humaines (Rhône-Alpes), C.D.L., Université Stendhal, Grenoble, rapport ronéoté.

A la question « *Que représente pour toi l'Algérie ?* », les réponses se déclinent dans la majorité des cas en :

a) L'Algérie, c'est mon pays (p)

mais
je suis né ici (q)⁷

L'énonciateur de */P mais Q/* veut dire "*je te dis P, tu crois R, mais en fait c'est Q (non-R)*". En somme Q infirme la même conclusion que P autorise en opérant une sorte de "redressement argumentatif"⁸. D'autre part, ce qui est affirmé dans */P mais Q/*, c'est moins P que Q.

Les énoncés P et Q sont non seulement deux valeurs argumentatives inverses, mais aussi instanciation de deux discours contradictoires, ou à tout le moins inverses, soutenant des références à deux mondes possibles. Énoncé divisé⁹ mettant en scène deux énoncés appartenant à deux discours différents et mis en contact parce qu'il y a conflit à leur bord, rupture entre le discours déjà dit (P) et le discours à dire (Q).

Ici, l'énoncé P ("*l'Algérie, c'est mon pays*") suggérerait la conclusion R ("*je suis Algérien* »), et l'énoncé Q ("*je suis né ici*"), au contraire, suggérerait ("*je suis natif de France*") qui, à son tour, suggérerait "*je suis Français* ». La "balance, au total, pencherait pour la conclusion non-R autorisée par Q"¹⁰, c'est-à-dire « *je ne suis pas Algérien* ». Télescopage donc de deux discours qui entrent dans un *système dialogique*¹¹ qu'on peut schématiser par **Dp mais Dq**, avec :

Dp: fragments de mémoire, *vox populi*, discours parental, discours médiatique et juridique aussi bien qu'associatif sur l'identité et les origines. *Autorité polyphonique*¹², cette voix extérieure (« *l'Algérie, c'est ton pays* ») à partir de laquelle le locuteur entreprend son propre raisonnement, « *C'est une sorte de police discursive réactivée dans le discours*"¹³.

Dq: discours sur les pratiques du sujet, son vécu : relevant de l'historicité. Révision de **Dp**, souvent **non-Dp**.

Cette tension se laisse voir à cet aspect que l'énoncé "rapporté" (p) et l'énoncé du locuteur (q) sont conflictuels parce que mis dans une relation syntagmatique à structure clivée. Deux discours en perpétuelle négociation.

L'énoncé "*l'Algérie, c'est mon pays*" se délie ça et là en "*l'Algérie, c'est le pays de mes parents*". Il faut voir dans cette substitution un incontestable dé(sen)gagement vis-à-vis de l'Algérie, corrélatif du déplacement de la référence à l'Algérie : "*mon pays*" se transforme en "*le pays de mes parents*" pour, dans certains discours, devenir "*là-bas*" ou "*le pays*" tout court. Tout un processus discursif tend à atténuer, à corriger le problème de la double « appartenance » culturelle par l'accent mis sur le *lieu de naissance* qui institue entre le sujet et les parents une sorte de frontière *jus soli*. Ainsi:

7. A la question « que représente pour toi la France », c'est la structure *P parce que Q* qui caractérise les réponses (« la France, c'est mon pays parce que je suis né ici). *Q explique P*. Cf. pour l'analyse détaillée Ouamara A., dans Billiez J., 1988, *op.cit.*

8. cf. Ducrot O., 1980, *Les mots du discours*, Minit.

9. Sur la notion d'énoncé divisé, cf. Courtine J.J., 1981, « Analyse du discours politique », dans *Langages* 62, Larousse.

10. Ducrot « Analyse pragmatique » dans *Communications* 32, 11-12.

11. cf. Bakhtine M., 1979, *Le marxisme et la philosophie du langage*, Minit, Paris, 163.

12. Ibid.

13. Foucault M., 1979, *L'ordre du discours*, Gallimard, Paris, 37.

L'Algérie				les racines		de mes
						parents
		c'est		le pays		où sont nés
						mes parents
Le quartier				le lieu		
La France				le pays		où je suis né

Opposition terme à terme entre l' « origine » parentale et l' « origine » du sujet par l'opérateur *lieu de naissance*. Le sujet s'implique dans l'Algérie par l'intermédiaire des parents, tandis que c'est par le truchement du « quartier » qu'il révèle ses « références » françaises. Les deux pôles « quartier » et « parents » fonctionnent comme des tiers : les parents substitués de l'Algérie, le « quartier » synecdoque de la France.

Ce démarquage par la *déliation* touche aussi d'autres marqueurs identitaires, telles que la langue et la religion : « l'arabe, c'est ma langue, mais je la parle pas » devenant « l'arabe, c'est la langue de mes parents », comme pour la religion : « l'islam, c'est la religion de mes parents ».

La (dé)nomination/renomination

Ce démarquage des origines parentales par le lieu de naissance différencié annonçait une mise en train d'un travail de deuil de certains référents identitaires. Ainsi des prénoms. Nom et prénom inscrivent le nouveau venu dans une filiation, une histoire, une mythologie... mais aussi dans une projection, un devenir à partir d'un point d'articulation : le « choix » parental. Cet acte premier fait *ex-ister* : il sort l'enfant de sa réalité biologique pour le projeter dans la réalité sociale organisée symboliquement par la langue, légalement par la loi qui reconnaît la filiation et psychologiquement en fondant le sujet dans son histoire singulière. La condition d'immigration peut confronter ici potentiellement à un dilemme : dans quel stock de nomination choisir le prénom, celui dont sont porteurs les parents et dont la logique est de créer une continuité psycho-historique (transmettre à partir de ce qu'on a reçu), ou celui de la société d'immigration dans laquelle l'enfant est appelé à devenir ? Le constat empirique, dans le milieu migrant maghrébin, est le « choix » massif de la continuité. Les chaînes symboliques des inscriptions identitaires ne sont que rarement rompues. Dans ce sens, les noms et prénoms sont les premiers « marqueurs identitaires » qui viennent tatouer l'espace symbolique et la mémoire du pays d'immigration des empreintes d'une autre « langue ».

Cependant, ce constat empirique serait incomplet s'il n'enregistre pas également les évolutions que connaissent les pratiques nominatives dans le milieu maghrébin. Ces évolutions sont diverses (choix de prénoms communs aux traditions monothéistes, actualisation de prénoms refoulés dans l'histoire comme les prénoms berbères, prénoms composés se référant aux deux stocks symboliques dans les couples mixtes...). Dans ces transformations prénominales, nous n'en retiendrons ici que l'*aphérèse* et l'*apocope*, qui consistent à abandonner dans les prénoms le préfixe *Abd* (qui signifie serveur de)¹⁴, le paradigme étant *Abd-Allah*, ou le suffixe *Ddine* (religion) tel *Nourr-eddine* (Lumière de la religion) devenant *Nour* (lumière)¹⁵.

14. Les qualificatifs qui suivent *Abd* se réfèrent tous à des attributs (noms) d'Allah (*Abd-Allah*, *Abd-Rahmane*, *Abd-Rahim*, etc).

15. La transformation des prénoms féminins obéissent, nous semble-t-il, à une autre logique, celle qui, notamment, consiste à « dé-marquer » le prénom : Faty pour Fatima, Kadou pour Khadidja...

Ce démarquage du sacré (noyau dur identitaire) a des effets qui restent indicibles : sous couvert d'un jeu d'acculturation il sécularise un pan important du système nominatif en déplaçant l'optique de la « fabrique » identitaire de sa prédestination à la fatalité divine vers des ouvertures destinales singularisées. Migration du signe nominal qui cisèle autrement le nom propre tout en tatouant cependant l'espace symbolique de la société d'immigration parentale d'une mémoire différente : ni une rupture radicale, ni une simple reproduction mais une variance, une reprise disséminée de la trace transmise/héritée. Les prénoms Karim, Jalil, Malek, Kader, Nour, Zine, se sont délestés de leur *Abd* ou de leur *Dine* comme d'une mue s'effritant. Cette opération de démarquage fait passer d'une identité indifférenciée (ils sont tous des *Abd-quelque-chose*), à une intégration des prénoms dans une chaîne « non marquée » : Jean, Jalil, Marion, Malek, Daren... Ces démarqueurs opèrent donc une coupure dans la relation fondatrice de la structure patrilinéaire par une sorte d'érosion consonantique au cœur même de la première assignation identitaire : l'attribution d'un prénom.

La « recomposition identitaire »

Il semble que l'on assiste aujourd'hui, dans les productions créatives, moins à un retour des référents identitaires d'origine qu'à leur assomption et leur intégration dans un répertoire beaucoup plus vaste qui prend à rebours les assignations identitaires restrictives.

L'une des manières de faire ou l'une des tactiques¹⁶ mise en œuvre s'apparente à une reterritorialisation linguistique et sémiotique à travers les pratiques langagières et musicales, bien explorée et analysée par J. Billiez¹⁷. Ainsi des usages des alternances codiques dans leurs parlars qui « correspondent essentiellement à des fonctions ludiques, emblématiques, rituelles et démarcatives, pour affirmer –dans l'ordre de la représentation plus que dans la pratique– des appartenances et renforcer ainsi la solidarité interne du groupe »¹⁸. Tactique de retournement du stigmate, affichant les particularismes à l'intérieur même de la langue légitime et officielle, grains de sable dans les rouages de sa grammaire. Ainsi également des combinaisons des genres musicaux pratiquées par beaucoup de groupes des cités qui permettent d'« exprimer des identités inter ou supra-communautaires et revendiquer explicitement une culture synthétique et contestataire où toutes les langues et les cultures sont égales en dignité »¹⁹. Logique du mixte contre et à la place de la logique du dominant/dominé. Codes « ludiques » certes, mais codes « démarcatifs » également : ils démarquent ou déterritorialisent des assignations stratégiques et programmatiques à des identités fictives, d'origine ou d'adoption.

Parmi les pratiques sémiotiques auxquelles J. Billiez s'est intéressée, figurent les « tags » et les « grafs »²⁰, expressions qui s'enracinent dans le mouvement culturel hip-hop venu des Etats-Unis, « fortement implanté, et pas seulement en France, chez les jeunes nés dans l'immigration. » Pour ces jeunes « c'est peut-être aussi une façon de faire tomber les limites spatiales du quartier ou de la banlieue et pouvoir dire : « j'existe », « je suis ici », « il faut

16 On peut appliquer ici la distinction que fait Michel De Certeau entre stratégie et tactique : les politiques d'intégration déclinent la stratégie conduite par l'ordre installé vis-à-vis des jeunes-issus-de-l'immigration, tandis que ces jeunes déploient des tactiques dans les interstices mêmes de cette stratégie. (Cf De Certeau M., 1980, *l'invention du quotidien, tome I, Arts de faire*, UGE Coll., 10/18, Paris.)

17. cf. Billiez J., 1998, « L'alternance des langues en chantant » dans *Lidil* 18, 125-140.

18 Billiez J., 2003, « Empreintes de la langue d'origine », dans *Ecarts d'identité* 102.

19. Ibid.

20. Lucci V., Millet A., Billez J., Sautot JP., Texier N., 1998, *Des écrits dans la ville. Sociolinguistique d'écrits urbains : l'exemple de Grenoble*. l'Harmattan, Paris. Voir également Billiez J., 1998, « Littérature de murailles », dans *Ecarts d'identité* 86.

compter avec moi ». « Valider son existence et accéder à une reconnaissance jusqu'à la valorisation. »²¹

Il n'a sûrement pas échappé à J. Billiez la quasi-absence de l'alternance codique dans ces pratiques scripturales, notamment en ce qui concerne la *graphie arabe*. Rares voire inexistantes sont en effet les tags qui utilisent la graphie arabe, et cette rareté peut certes avoir pour explication fonctionnelle la non ou la faible maîtrise de l'écriture arabe par les jeunes nés dans l'immigration maghrébine. Cependant, deux éléments devraient aider à pousser la réflexion plus avant : d'une part, les tags et grafs modernes constituent des « signifiants vides »²² non destinés *a priori* à un déchiffrement (hormis par les initiés), mais exposent plutôt une sorte de signature esthétique. D'autre part, cette esthétisation de l'écriture, poussée jusqu'à l'illisibilité, est ce qui caractérise justement l'un des *summus* de l'art arabe : la calligraphie, art « qui met la langue en dialogue intersémiotique »²³, en « fissurant » le signe dans une ouverture sur son dehors.²⁴ On aurait pu s'attendre à voir se développer ainsi un art de l'alternance *grafique*, une esthétique mixte du tag jouant sur un double registre de signes. Imaginons la scène : l'espace de La Cité recodé, ponctué de tags *francoarabesques* comme tactique interstitielle d'une visibilité identitaire ! Ce ne fut pas le cas. Démarquage graphique par absence de la « langue paternelle » ? Les tags (des jeunes nés dans l'immigration) semblent ainsi avoir échappé aussi bien à l'alternance présente dans les pratiques langagières qu'à la fusion pratiquée dans les styles musicaux. Ils font plus signe à une contre-culture jeune, la contre-culture hip-hop, *décrochée* justement (de par son illisibilité et son ésotérisme esthétique) des codes culturels et identitaires premiers. Un « flux » contestataire du monde adulte en tant que tel, dans le cadre duquel les tags et les grafs apparaissent comme un marquage *démarqué* de l'espace de la ville, une esthétisation de l'acte transgressif en soi : réalisé en cachette, « pseudonymisé », rendu illisible... Une pure performance « artistique » en quelque sorte, façon de faire des murs de la ville un miroir où se projeter et se donner à voir. En ce sens, il est sans doute possible de dire que les tagueurs « nés dans l'immigration » comme les autres s'inscrivent non plus dans une revendication identitaire en terme d'héritage et de travail sur cet héritage mais en terme de rupture et d'inscription dans ce qu'on pourrait appeler une identité jeune postmoderne et mondialisée. Une culture de la *dissémination* des traces dans la ville qui ne réfère plus à un groupe différencié par une alternance de signifiants identitaires mais à toute une classe d'âge partageant souvent des conditions urbaines et sociales excluantes. Le maniement esthétisant des « signifiants vides » apparaît alors comme une forme de contestation du *vide de sens* qui envahit les espaces d'existence de ces jeunes. Si alternance codique il y a à ce niveau, c'est au sens radical de l'alternance : « être ou ne pas être »... Une sorte d'au-delà du principe de la différence culturelle ?

21. Ibid.

22 Expression de Jean Baudrillard citée par Billiez J., Ibid.

23. Khatibi A., 1974, *La Blessure du nom propre*, Denoël, Paris .

24. Rappelons que la calligraphie arabe est principalement née de l'interdiction de représenter le divin par l'image.